

Non, ce n'est pas un mobile si bas qui entraîne dans les cloîtres des multitudes de jeunes gens et de jeunes filles, que leur fortune mettait bien souvent à l'abri du souci matériel : « Ce qu'il y a dans ce grand mouvement des consciences catholiques, c'est la foi, la foi dans le Christ ! Il y a là des jeunes gens qui ont été séduits dans leur jeunesse, par quoi ? Par l'idéal chrétien... idéal de dévouement, idéal de sacrifice, idéal d'abnégation, idéal d'apostolat (1) ; » idéal qu'ils ont deviné, compris, ambitionné, en regardant et en méditant le crucifix. Aussi, tant qu'il y aura des crucifix, il y aura des vocations religieuses, et « pour détruire les couvents, pour anéantir les vocations, il faudrait encore, — on l'a fort bien dit, — pouvoir atteindre Celui qui les inspire depuis dix-neuf siècles... Il faudrait supprimer ce grand Christ protecteur, dont la figure triste et divine appellera toujours... l'Humanité souffrante, l'Humanité qui a faim et soif d'idéal et d'amour surnaturels (2) ! »

Le crucifix, inspirateur de la vocation, est la grande force des appelés, à l'heure décisive et parfois douloureuse, où il faut dire adieu à tout ce qu'on a aimé.

Oh ! qu'il est dur parfois d'abandonner le foyer qui nous a vus naître ! « Lorsque je sortis de ma maison paternelle, dit sainte Thérèse, j'éprouvai comme les douleurs de l'agonie... je sentis tous mes os qui allaient se détacher les uns les autres (3)... »

O vous que Dieu, par une faveur inestimable, appellerait à cette agonie volontaire, à ce sacrifice suprême, ne tremblez pas, mais regardez le crucifix : il a été la force de Thérèse, il sera la vôtre. Vous entendrez Jésus crucifié, type parfait du religieux (4), vous redire : « Je rendrai mes vœux au Seigneur en face du peuple entier. » Et, à son exemple, vous attacherez irrévocablement votre vie à sa croix.

Poussée par la grâce, une jeune fille du grand monde souhaitait devenir enfant de sainte Thérèse. Elle se présente au Carmel. Pour éprouver sa vocation, la Supérieure fait à l'aspirante une affreuse peinture des austérités du cloître : « Dans votre vie nouvelle, au lieu de votre charmant boudoir, vous n'aurez qu'une sombre cellule ; la nuit, pour reposer, au lieu de sommiers élastiques, une dure paillasse ; au réfectoire, au lieu de vos mets délicats, des aliments grossiers et le jeûne bien souvent. Vous êtes habituée aux compliments de vos amies ; ici, au Chapitre, vous n'aurez guère que des avis et des réprimandes. »

Le jeune fille se taisait.

— Eh bien ! que vous en semble ? reprit la Supérieure.

— Ma Mère, je n'ai qu'une question à vous faire : Y a-t-il chez vous des crucifix ? y en a-t-il dans cette cellule où l'on est si mal logé et si mal couché ? y en a-t-il dans la salle du Chapitre où l'on reçoit de si vertes réprimandes et de si rudes corrections ?

— Oui, ma fille, il y en a partout.

— Ah ! ma Mère, ajouta la courageuse postulante, j'espère ne trouver rien de difficile là où je trouverai le crucifix (5) !

Elle raisonnait cette vaillante, comme raisonnait, dès le VII^e siècle, sainte Dymphne, fille d'un roi d'Irlande : elle se sent pressée de garder à Dieu sa virginité : « Tu mourras, lui dit son père, si tu persévères dans ton ridicule dessein. — Père, avec l'aide du Christ, je mourrai. » Et elle mourut, les yeux fixés sur le crucifix.

1. M. l'abbé Gayraud. — Chambre des députés. Séance du 24 janvier 1901.

2. *Croix de Paris*, 20 janvier 1901. Article de Pierre l'Ermitte

3. Saint Thérèse. — Sa vie par elle-même, IV, page 33.

4. Mgr Gay, *État religieux*, page 93.

5. On raconte un trait semblable du bienheureux Laurent de Brindes, jésuite, au XVI^e siècle, des illustres familles de Rossi et de Masella. Il se présente chez les Capucins. Le P. Laurent de Bergame, provincial, le conduit dans une misérable cellule : « C'est là qu'il vous faudra passer votre vie. — Que cette cellule renferme un crucifix, dit le jeune seigneur, et elle me semblera plus belle que les salles de mes palais ! »

Taine, dans son étude des origines de la France contemporaine, a une bien belle page sur la fidélité des Religieuses pendant la grande Révolution.

En 1790, elles étaient 37,000, réparties en 1 500 maisons. Les sectaires d'abord veulent arracher aux cloîtres ces malheureuses, qu'ils prétendent avoir été enfermées de force dans leur couvent.

Une enquête est ordonnée sur cette prétendue violence. Un membre du comité en donne le résultat à la tribune française. Il doit avouer que les Religieuses, bien loin de subir aucune contrainte, déclarent par lettres et adresses vouloir rester dans leur prison volontaire : « Nous préférons, disent plusieurs d'entre elles, le sacrifice de nos vies, au sacrifice de notre état. »

D'autres ajoutent : « Nous protestons devant la nation, en face du ciel et de la terre, qu'il n'est donné à aucun pouvoir de nous arracher l'amour de nos engagements, et nous les renouvelons, ces engagements, avec encore plus d'ardeur que nous ne les fîmes à notre profession (1). »



SAINTE DYMPHNE,

ravie d'amour pour Jésus crucifié, renonce à la vie, plutôt que de renoncer à sa virginité. (D'après une vieille gravure.)

Quelle est donc la chaîne mystérieuse qui les rive à une vie toute faite de renoncements ?

Portent-elles sur elle quelque talisman, qui donne des reflets dorés à ces grilles de fer qui les séparent du monde ? Oui, le crucifix, voilà leur talisman : C'est lui qui leur a inspiré la pensée de la vie religieuse, c'est lui qui les maintient dans les renoncements quotidiens de la vie religieuse.

C'est lui qu'une âme contemplative chantait en ces strophes pleines d'une naïve passion :

Oh ! viens, viens sur mon cœur, n'es-tu pas mon partage ?
N'es-tu pas mon trésor jusqu'au dernier soupir ?...
N'es-tu pas de l'Époux dont tu m'offres l'image,
Le plus doux souvenir ?

1. Taine, *La Révolution*, I, page 217.

Tu me tiens lieu de tout : de trésor, de patrie,
 Tout ce que j'ai laissé, tu le deviens pour moi :
 Mon amour, mon seul bien, ma liberté, ma vie,
 Ma famille, c'est Toi !

Je ne veux, pour ma part, que tes clous, que tes larmes.
 Que m'importe le monde et sa vaine faveur !
 Un soupir, à tes pieds, a pour moi plus de charmes
 Que ses chants de bonheur.

Tu me suivras partout. — A mon heure dernière
 C'est toi qui répondras à mon regard mourant...
 Toi qui comprendras seul la muette prière
 De mon cœur expirant...

C'est toi qui veilleras sur ma cendre glacée :
 Entre mes doigts raidis, toi qui brilleras seul ;
 Toi qui demeureras, quand tout m'aura laissée,
 Sous mon pâle linceul !

Oh ! viens, viens sur mon cœur, gage qui me fait vivre,
 Parle-moi de mon DIEU... redis-moi son amour...
 Donne-moi de l'aimer, de souffrir, de le suivre,
 Jusqu'à mon dernier jour !

« Seigneur, dit le chrétien au livre de l'*Imitation* (1), combien de fois me renoncerais-je ? et en quoi faut-il m'abandonner ?

— Toujours et à toute heure, reprend Jésus, dans les petites choses comme dans les grandes, *sicut in parvo, sic et in magno.* »

Le crucifix, nous venons de le voir, aide à ce renoncement dans les petites choses, comme dans les grandes.

Sa vue inspire à la mondaine d'enlever à son front cette parure recherchée, de démolir la tour de Babel de ses cheveux empruntés, de biffer en son menu de dimanche cette friandise exquise qui, par un surcroît de travail, priverait son fournisseur d'un repos si justement imposé par Dieu. — Ce sont là les petits dépouillements dont parle l'*Imitation, sicut in parvo.*

Le crucifix est aussi l'inspirateur des grands renoncements.

Le ressentiment est au fond de votre cœur ; la vue du crucifix l'étouffe. La mort a fait le vide à votre foyer, les pieds du crucifix que vous baisez, arrêtent vos plaintes et sanctifient vos larmes.

Dieu fait à votre famille le grand honneur d'une vocation religieuse. Parents, Jésus vous dit : « Offre ton enfant, comme mon Père m'a offert pour le rachat du monde. »

Élu du Seigneur, fiancée du Christ, le crucifix vous dit : « Renonce à tout ce que le monde aime, et que tes trois vœux, clous crucifiants, te fixent à ma croix ! »

Voilà les grands renoncements inspirés par le crucifix : *sic et in magno.*

Tous ces renoncements, grands et petits, doivent mener l'âme à la suite de Jésus : Qu'il se renonce... et me suive. Or, nous allons le constater dans la suite de ce livre, par une conduite providentielle de Dieu, glorifiant ainsi l'image de son Fils en croix, cette union à Jésus jaillit encore naturellement de la dévotion au crucifix. Si bien que le crucifix est partout dans la sainteté des saints ; il facilite leur renoncement et, en récompense de ce renoncement même, il les mène aux joies de l'union avec Notre-Seigneur, union dans l'oraison, union dans l'apostolat, union dans l'immolation.

1. *Imitation de Jésus-Christ*, livre III, chapitre XXXVII, paragraphes 2 et 3.

Chapitre Cinquième.

LE CRUCIFIX EST LE MAÎTRE DE L'ORAISON.

NOTRE Seigneur en croix est le principe de la haute contemplation des Saints. Celui-là se tromperait qui prétendrait, comme certaine école de contemplatifs au XVI^e siècle, arriver à des états d'oraison sublime, sans passer par l'Humanité sainte de Jésus et de Jésus crucifié. Sainte Thérèse avait failli partager cette opinion ; mais, comme elle pleura son erreur ! Sa plume semble encore humide de ses larmes, quand elle trace ces lignes :

« O Seigneur de mon âme, Jésus crucifié, je ne me souviens jamais sans douleur de cette opinion que j'ai partagée dans mon ignorance. Je la considère comme une grande trahison, dont je me rendis coupable à l'égard de ce bon Maître, et quoique ce fût innocemment, je ne saurais trop la pleurer (1). »

Chacun sait les extases extraordinaires dont Dieu favorisa Madeleine de Pazzi, l'héroïque fille de sainte Thérèse. Pour elle aussi, la dévotion au crucifix fut le principe de cette haute oraison.

« Elle avait pour Jésus souffrant, nous dit le P. Cèpari, tant de dévotion, qu'on la vit une fois, le crucifix à la main, le contempler pendant trente heures de suite, sans en détourner un seul instant ses regards, tantôt fondant en larmes, tantôt prenant un visage animé et plaidant contre les Juifs la cause de cet innocent Agneau avec une éloquence surhumaine (2). »

« Un autre jour, ajoute son historien, tenant un crucifix en main, transportée de la violence de l'amour qui brûlait son cœur, elle s'en alla, courant par le monastère sans pouvoir se contenir, et criant à haute voix : « O amour ! ô amour ! ô amour ! » puis, tantôt elle regardait le crucifix, tantôt elle le pressait tendrement sur la poitrine, et l'embrassait avec une incroyable ferveur, redoublant toujours : « O amour ! ô amour ! » je ne finirai jamais de vous appeler amour, mon cher amour, la joie de mon cœur, l'espérance et tout le réconfort de mon âme, » et arrêtant les yeux sur le côté ouvert, elle témoignait y apercevoir des choses admirables. »

Oh ! oui, le crucifix est le maître de l'oraison, et qui sonde ses plaies y découvre des choses admirables.

Bien avant Thérèse de Jésus et Madeleine de Pazzi, fleurs empourprées du Carmel, n'est-ce pas dans les blessures du Crucifié que saint Bruno puisait son dégoût des choses de la terre et ses saints désirs du ciel ? n'est-ce pas dans les blessures du crucifix

1. Sainte Thérèse. Sa vie écrite par elle-même, publiée par le P. Bouix, chez Lecoffre, 1880, chapitre XXII, page 248.
 2. Sa vie, par le P. Cèpari, tome 1^{er}, chapitre V, page 84.